

OMBRES NOIRES

LINCOLN CHILD



La bête
d'Alaska

La bête d'Alaska

DU MÊME AUTEUR

Deep storm, J'ai lu, 2010
La troisième porte, Michel Lafon, 2013 ; J'ai lu, 2014
Projet Sin, Éditions Ombres Noires, 2015

Douglas Preston & Lincoln Child

Ice limit, L'Archipel, 2002 ; J'ai lu, 2007
La chambre des curiosités, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2004
Les croisements de la nuit, L'Archipel, 2005 ; J'ai lu, 2006
Le violon du diable, L'Archipel, 2006 ; J'ai lu, 2008
Danse de mort, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2009
Relic, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2010
Le livre des trépassés, L'Archipel, 2008 ; J'ai lu, 2009
Le grenier des enfers, L'Archipel, 2009 ; J'ai lu, 2009
Croisière maudite, L'Archipel, 2009 ; J'ai lu, 2010
Le piège de l'architecte, L'Archipel, 2010 ; J'ai lu, 2012
Valse macabre, L'Archipel, 2010 ; J'ai lu, 2011
Cauchemar génétique, L'Archipel, 2011 ; J'ai lu, 2014
Fièvre mutante, L'Archipel, 2011 ; J'ai lu, 2012
Les sortilèges de la cité perdue, L'Archipel, 2012/2016 ; J'ai lu, 2015
Vengeance à froid, L'Archipel, 2012 ; J'ai lu, 2013
R pour revanche, L'Archipel, 2012 ; J'ai lu, 2013
C comme cadavre, L'Archipel, 2013 ; J'ai lu, 2014
S comme survivre, L'Archipel, 2014 ; J'ai lu, 2015
Descente en enfer, L'Archipel, 2013 ; J'ai lu, 2014
Tempête blanche, L'Archipel, 2014 ; J'ai lu, 2015
Labyrinthe fatal, L'Archipel, 2015 ; J'ai lu, 2016

Lincoln Child

La bête d'Alaska

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Gondrand*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

Titre original :
Terminal Freeze

Éditeur original :
First Anchor Books Edition.
A division of Random House, Inc., New York

© Lincoln Child, 2009

Extrait de : *La troisième porte*, Michel Lafon, 2013

Pour la traduction française :
© Éditions Ombres Noires, 2016
ISBN : 978-2-0813-77363

À Veronica.

REMERCIEMENTS

Au cours du long voyage qui a mené *La bête d'Alaska* du concept à la réalité imprimée, plusieurs personnes ont généreusement donné de leur temps et partagé leur expertise. Le docteur J. Bret Bennington du département de géologie de l'université d'Hofstra m'a aidé à mieux comprendre les principes de la paléocéologie et son fonctionnement sur le terrain. Timothy Robbins a ouvert une fenêtre sur les rudiments de la réalisation documentaire (je m'empresse d'ajouter que les peccadilles propres à Terra Prime, Emilio Conti & Cie sont entièrement de mon cru.) William Cors, docteur en médecine, m'est venu en aide sur plusieurs aspects médicaux de l'histoire. Mon père, le docteur William Child, ancien professeur de chimie et doyen associé de Carleton College, m'a offert un aperçu précieux sur les structures cristallines et d'autres questions liées à la chimie. L'agent spécial Douglas Margini m'a une fois encore fourni des détails sur les armes à feu. Et mon cousin Greg Tear m'a écouté avec patience et comme à son habitude a été d'excellent conseil.

Je souhaiterais également remercier mon éditeur et ami Jason Kaufman, qui fut comme toujours un guide essentiel tout au long de la composition de ce roman, ainsi que Rob Bloom et tous les autres chez Doubleday qui se sont si bien

occupés de moi. Merci également à mes agents, Eric Simonoff et Matthew Snyder, qui se battent pour la bonne cause. Mes remerciements à Claudia Rülke, Nadine Waddell et Diane Matson pour leurs bons soins. Un martini au Beefeater glacé, extra-sec, sans glaçon, avec un zeste de citron à mon partenaire d'écriture Doug Preston pour ses nombreuses années de camaraderie et sa contribution significative au cadre de ce roman. Sa fille Aletheia a suggéré un excellent rebondissement. Enfin et surtout, mes remerciements et ma gratitude à ma famille pour son amour et son soutien.

EXERGUE

Au début du vingtième siècle la carcasse du mammouth de Beresovka fut découverte en Sibérie. Quasiment intact, l'animal était enterré dans des graviers limoneux, assis en position verticale. Le mammouth avait une patte avant cassée, de toute évidence causée par la chute d'une falaise proche dix mille ans plus tôt. Les restes de son estomac étaient intacts et des herbes et des renoncules ont été retrouvées entre ses dents. La chair était encore comestible, mais peu savoureuse selon certaines sources.

Personne n'a jamais expliqué de manière satisfaisante comment le mammouth de Beresovka et d'autres animaux retrouvés congelés dans le subarctique auraient pu geler avant d'être consommés par les prédateurs de cette époque.

J. Holland, *Alaska Science Forum*

PROLOGUE

À la nuit tombée, lorsqu'une après l'autre les étoiles s'élevèrent dans le ciel gelé, Usuguk s'approcha de la hutte à pas de renard. La matinée avait connu une nouvelle chute de neige et l'ancien du village contempla le paysage de désolation arctique qui se déroulait en un horizon infini de glace. Çà et là, des nervures de permafrost sombre saillaient de la couverture neigeuse tels des ossements de créatures préhistoriques. Le vent prenait de la vitesse ; des cristaux de glace cinglaient ses joues et ballotaient la capuche en fourrure de sa parka. Autour de lui, une poignée d'igloos se dressaient dans la pénombre comme des tombes.

Usuguk, accablé par un sentiment d'effroi et par les battements effrénés de son cœur, ne prêta attention à rien de tout cela.

Lorsqu'il pénétra dans la hutte, un petit groupe de femmes assemblées autour du feu de tourbe tourna prestement vers lui des visages emprunts d'une expression soucieuse.

— *Moktok e inkarrtok*, annonça-t-il. L'heure est venue.

Sans un mot, elles rassemblèrent leurs maigres outils avec des mains tremblantes, rangeant les aiguilles en os dans leurs boîtes, glissant les raclours à peau et les *ulus* de dépeçage dans leur parka. Une femme, qui mastiquait des bottes en peau

de phoque pour les assouplir, les empaqueta avec soin dans un tissu élimé. Elles se levèrent ensuite l'une après l'autre et s'éclipsèrent par l'ouverture irrégulière qui faisait office de porte. Nulathe sortit en dernier, la tête courbée par la peur et la honte.

Usuguk regarda la peau de caribou retomber sur l'ouverture et cacher la vue sur les igloos esseulés et le paysage de glace qui s'étendait par-delà le lac gelé vers le soleil tombant. Il resta un instant immobile, s'efforçant d'oublier l'anxiété qui s'était abattue sur lui comme un voile épais.

Puis il pivota sur ses talons. Il y avait tant à faire – et si peu de temps.

Gagnant l'arrière de la hutte, le chaman ôta des couvertures d'un petit monticule de fourrures, dévoilant un coffret de bois noir poli. Il le déposa précautionneusement devant le feu. Il retira ensuite un *amauti* de cérémonie, plié selon les soins rituels, d'entre les fourrures. Il passa sa parka à capuche par-dessus sa tête, la mit de côté et revêtit l'*amauti*, dont le chantourné orné de perles émit un faible cliquetis. Puis il s'installa en tailleur devant le coffret.

Il resta assis pendant une minute, caressant le bois de ses doigts flétris par des années passées à lutter dans un environnement hostile. Il l'ouvrit et en retira un objet qu'il fit tourner entre ses doigts, éprouvant son pouvoir, à l'écoute de tout ce qu'il pourrait lui dire. Après quoi il le replaça dans le coffret. Il procéda ainsi avec chaque objet, sans jamais perdre de vue la peur qui l'habitait, tapie au plus profond de son corps comme du blanc de baleine pas digéré. Il ne savait que trop bien ce que signifiait cette chose dont ils avaient été témoins, ce terrible

présage. Elle ne s'était produite qu'une seule fois, de mémoire de Peuple, bien des générations plus tôt, bien que l'histoire – transmise de père en fils devant l'âtre – restât d'aussi mauvais augure que si elle s'était déroulée la veille.

Pourtant, cette fois-ci, elle semblait terriblement disproportionnée par rapport à la transgression qui l'avait provoquée...

Il prit une profonde inspiration. Tout le monde comptait sur lui pour ramener la paix, rétablir l'équilibre au sein de l'ordre naturel. Mais la tâche était accablante. Le Peuple était si diminué que seul un nombre infime de prédécesseurs avait pu lui transmettre les secrets du savoir ancestral. Et à leur tour ils avaient disparu, passant dans le monde des esprits. De l'ordre secret de la nature, il ne restait que lui.

Glissant une main sous l'*amauti*, il retira une poignée d'herbes séchées délicatement nouées par une fine tige de peuplier baumier. Il souleva les plantes des deux mains puis les déposa sur le feu. Des nuages de fumée grise s'élevèrent, emplissant l'igloo du parfum de la forêt séculaire. De ses gestes lents et respectueux il sortit les objets du coffret et les disposa en demi-cercle devant les flammes : l'extrémité de la défense d'une espèce rare de morse blanc, chassé et tué par son trisaïeul ; une pierre de la couleur du soleil d'été en forme de tête de carcajou ; un bois de caribou, découpé selon le rituel en vingt-et-un morceaux et décorés d'un motif complexe de minuscules trous de poinçons remplis de pigment d'ocre.

Pour finir, il sortit la sculpture d'un homme fabriquée en peau de renne, en ivoire et en étoffe de couverture. Il posa la figurine au centre du demi-cercle. Puis, plaçant la paume de ses mains sur le sol, le menton rentré dans la poitrine, il s'inclina très bas devant elle.

— Puissant Kuuk’juag, psalmodia-t-il. Chasseur des Terres gelées, Protecteur du Peuple. Retire ta rage contre nous. Marche de nouveau dans la sérénité du clair de lune. Retourne sur le chemin de la paix.

Il se redressa en position assise. Puis il tendit la main vers le premier objet du demi-cercle – la défense de morse –, qu’il fit pivoter dans le sens des aiguilles d’une montre pour faire face à la petite figurine. La main sur la défense, il récita d’une mélopée la prière expiatoire, implorant Kuuk’juag d’adoucir son cœur, de pardonner.

La transgression avait eu lieu le matin précédent. Au milieu de ses corvées quotidiennes, Nulathe avait sans le faire exprès amené au contact les tendons d’un caribou et la chair d’un phoque. Elle était souffrante et fatiguée, ce qui suffisait en soi à justifier une telle erreur. Il n’en restait pas moins que l’acte défendu avait été commis, enfreignant la règle ancestrale. Désormais les âmes des animaux morts – en opposition spirituelle les unes aux autres – avaient été profanées. Et Kuuk’juag le Chasseur avait ressenti leur colère. Ce qui expliquait ce dont Usuguk et les siens avait été témoin sur les terres gelées la nuit précédente.

La prière dura dix minutes. Puis, lentement, avec application, Usuguk déplaça ses mains ridées vers l’objet suivant et entonna de nouveau sa psalmodie.

Il lui fallut deux heures pour achever la cérémonie. S’agenouillant une ultime fois devant la figurine, le vieil homme récita enfin une prière d’adieu avant de déplier les jambes et de se relever laborieusement. Si tout s’était bien passé – s’il avait déclamé la prière expiatoire à la manière appropriée de ses ancêtres –, le déshonneur les délaisserait et

le Chasseur retirerait sa colère. Il marcha autour du feu, dans le sens des aiguilles d'une montre, puis dans le sens inverse. Enfin, agenouillé devant le coffret, il entreprit d'y ranger tous les objets, en commençant par la figurine.

Ce faisant, il entendit des cris retentir à l'extérieur de la hutte : des sanglots, des hurlements, des exclamations de désespoir et de lamentation.

Il se redressa vivement, la peur étreignant sa poitrine. Il se glissa dans sa parka, écarta la peau de caribou et sortit. Les femmes s'arrachaient les cheveux en montrant le ciel.

Il leva la tête et poussa un grognement. La crainte et l'angoisse, qui s'étaient estompées dans les gestes apaisants de la cérémonie, le dévorèrent d'une ardeur décuplée. Elles étaient de retour – pire que la veille. Bien pire.

La cérémonie avait échoué.

Mais, à présent, une certitude insidieuse, horrible, laissait entrevoir autre chose à Usuguk. Ce n'était pas la conséquence de ce que Nulathe ou les autres avaient pu commettre. Ce n'était pas seulement le courroux de Kuuk'juag ou quelque profanation accidentelle. Seule une violation du plus grave des tabous pouvait engendrer chez les esprits le genre de furie dont il était à présent le témoin. Et Usuguk avait été mis en garde – comme d'innombrables générations avant lui – contre la nature de ce tabou.

Au-delà de la mise en garde, Usuguk savait. Il l'avait vu...

Il regarda les femmes qui le dévisageaient avec appréhension, hagardes.

— Emportez ce dont vous avez besoin, ordonna-t-il. Demain nous partons au sud. Vers la montagne.

— Hé, Evan. Pause déjeuner ?

Evan Marshall posa son sac de congélation de côté et se redressa en se massant le bas du dos. Il venait de passer la dernière heure et demie le nez par terre à prélever des échantillons de sédiment glaciaire et il fallut un moment pour que ses yeux fassent le point. Il avait reconnu la voix de Sully, qu'il parvint enfin à distinguer, silhouette courtaude et un peu forte en parka doublée de fourrure, debout, bras croisés, à vingt-cinq mètres en amont de la vallée escarpée. Derrière lui se dressait la langue terminale du glacier Fear, étendue mystérieuse d'un bleu profond hachurée de lignes de fracture. D'immenses blocs de glace parsemaient le pied du glacier comme autant de diamants monstrueux, accompagnés d'éclats hérissés comme des poignards des anciennes coulées de lave. Marshall ouvrit la bouche pour le mettre en garde : depuis que le temps s'était réchauffé et que des blocs de glace meurtriers se disloquaient du front de vêlage à un rythme sans précédent, les charmes du glacier n'avaient d'égal que ses périls. Puis il se ravisa. Gerard Sully était fier de son poste de chef nominal et n'appréciait pas qu'on lui dise quoi faire. Marshall se contenta de secouer la tête.

— Ça ira, merci.

— Comme tu veux. (Sully se tourna vers Wright Faraday, le biologiste évolutionniste du groupe, qui travaillait en contrebas.) Et toi, Wright ?

Faraday leva la tête, ses yeux d'un bleu délavé étrangement grossis derrière ses montures en écaille de tortue. Une lourde sangle retenait un appareil photo numérique autour de son cou.

— Moi non, fit-il avec un froncement de sourcils, comme si l'idée de s'interrompre pour manger au milieu de sa journée de travail avait quelque chose d'hérétique.

— Laissez-vous mourir de faim si ça vous chante. Mais ne comptez pas sur moi pour vous rapporter quoi que ce soit.

— Pas même un Esquimau ? ironisa Marshall.

Sully sourit sans enthousiasme. D'aussi petite taille que Napoléon, il irradiait un mélange d'égotisme et de manque d'assurance que Marshall trouvait particulièrement énervant. Il avait réussi à le supporter à l'université, où Sully n'était qu'un scientifique arrogant parmi tant d'autres, mais ici, sur la glace, sans aucune échappatoire, son attitude devenait crispante. Marshall songea non sans soulagement qu'ils ne disposaient que de quelques semaines pour mener à bien leur expédition.

— Tu as l'air crevé, commenta Sully. Tu es encore sorti faire un tour la nuit dernière ? (Marshall opina du chef.) Tu devrais faire gaffe. Tu risques de tomber dans un tunnel de lave et de mourir de froid.

— D'accord, maman, je ferai attention.

— Ou de tomber nez à nez avec un ours polaire.

— Tant mieux. Je donnerais n'importe quoi pour une discussion intéressante.

— Ce n'est pas une blague : surtout que tu refuses de porter une arme.

Marshall n'appréciait pas la tournure que prenait la conversation :

— Écoute, si tu croises Ang, dis-lui que j'ai des échantillons à ramener au labo.

— Ce sera fait. Il sera ravi, conclut le climatologue.

Marshall l'observa se faufiler précautionneusement entre eux et dépasser les gravats en direction du pied de la montagne et de leur base. Il l'appelait « leur base », mais elle appartenait bien évidemment au gouvernement américain : connue officiellement sous le nom d'Installation de Télédétection de Mount Fear et déclassée près d'un demi-siècle plus tôt, elle était composée d'un bâtiment tentaculaire gris de faible hauteur, d'apparence officielle, orné de dômes radar et autres résidus de la guerre froide. Au-delà s'étendait un paysage glacé de permafrost et de dépôts de lave expulsés jadis des entrailles de la montagne, ravinés et fracturés comme si la terre s'était tordue dans d'atroces souffrances géologiques. En de nombreux endroits, de larges champs de neige en cachaient la surface. Il n'y avait aucune route, aucune autre structure, aucune chose vivante. Ce lieu était aussi hostile, isolé et étranger que la Lune.

Il jeta un œil à ce paysage menaçant tout en s'étirant. Même après quatre semaines passées sur le site, il était difficile d'imaginer qu'un endroit pût être à ce point stérile. À vrai dire, cette expédition scientifique semblait un peu irréelle depuis le début. Qu'un géant des médias tel que Terra Prime ait validé la demande de subvention de quatre scientifiques de la Northern Massachusetts University sans rien en commun

sinon une prédilection pour le réchauffement climatique, que le gouvernement leur ait délivré l'autorisation d'utiliser Fear Base (certes à grand frais et en imposant des limites strictes), et que la tendance au réchauffement se produise à cette vitesse ahurissante : c'était du jamais-vu.

Il se retourna en poussant un soupir. Les heures passées accroupi sur la moraine frontale à recueillir des échantillons avaient eu raison de ses genoux. Le bout de ses doigts et de son nez était gelé. Et pour couronner le tout, la neige s'était transformée en un fin grésil qui s'immisçait lentement au travers des trois couches de ses vêtements pour se loger dans le moindre interstice de son corps. Mais à cette période de l'année l'ensoleillement était de courte durée, et la fenêtre de tir de leur expédition se refermait à vitesse grand V. Il avait parfaitement conscience du peu de temps dont il disposait. Et une fois rentré à Woburn, dans le Massachusetts, il ne manquerait pas de nourriture, ni de temps pour la déguster.

En pivotant pour récupérer les sacs de prélèvement, il entendit de nouveau la voix de Faraday.

— Il y a cinq ans, même deux, je n'y aurais jamais cru : de la pluie.

— Ce n'est pas de la pluie, Wright. C'est du grésil.

— C'est tout comme. De la pluie dans la Zone, à l'approche de l'hiver ? Pas croyable.

La « Zone » était une vaste étendue du Nord-Est de l'Alaska, coincée contre l'océan Arctique, prise en sandwich entre la Réserve faunique nationale de l'Arctique d'un côté et le parc national Ivvavik au Yukon de l'autre. Une étendue si

glaciale et désolée que personne ne voulait avoir à faire avec elle : les températures dépassaient péniblement les -20 °C quelques mois par an. Des années plus tôt, le gouvernement l'avait cataloguée Zone de nature sauvage et s'était empressé de l'oublier. Marshall songea qu'il devait y avoir tout au plus une vingtaine de personnes sur ce million d'hectares : leur propre équipe de cinq scientifiques, la troupe réduite des quatre membres de la base, une petite colonie d'Amérindiens au nord et une poignée de routards et de solitaires trop hardcore et excentriques pour exiger rien de moins que l'isolement le plus complet. Il était étrange de penser que quelques personnes à peine se situaient actuellement plus au nord de la planète que leur petit groupe.

Soudain, un claquement phénoménal, semblable à la déflagration d'un canon, secoua la vallée glaciaire avec la violence d'un tremblement de terre. Le bruit se répercuta en contrebas à travers la toundra, brisant le silence absolu, ricochant comme une balle de tennis pour s'évanouir progressivement à l'infini. Plus haut, la face du glacier s'était scindée, précipitant des tonnes de glace et de neige sur les gravats gelés qui jonchaient son bord avant. Un sentiment d'inquiétude étreignit le cœur de Marshall. Peu importe le nombre de fois qu'il avait pu entendre ce bruit : sa violence était toujours aussi inouïe.

Faraday montra du doigt la zone touchée.

— Tu vois ? C'est exactement ce que je veux dire. Un glacier de vallée comme le Fear devrait s'effiler en joli front glaciaire tout fin, avec un minimum d'eau de fonte et une zone de percolation saine. Alors qu'il vèle comme un glacier de marée. J'ai mesuré la fonte de surface...

— C'est le boulot de Sully, pas le tien.

— ... et ça fait exploser le compteur, insista Faraday en secouant la tête. Pluie, fonte sans précédent, et ce ne sont pas les seuls phénomènes. Les aurores boréales des dernières nuits, tu les as vues ?

— Évidemment. D'une seule couleur ; c'était spectaculaire. Et inhabituel.

— Inhabituel, répéta Faraday d'un air pensif.

Marshall resta silencieux. D'après son expérience, dans une expédition scientifique, même aussi petite que celle-ci, quelqu'un jouait systématiquement les Cassandre. Le biologiste Wright Faraday, avec son érudition prodigieuse, sa vision pessimiste de la vie, ses théories funestes et ses prédictions effarantes, endossait ce rôle à merveille. Marshall lui coula un regard de biais. Après avoir passé un mois entier quasiment non-stop en sa présence, il devait avouer que son collègue d'université restait un mystère.

Pourtant, songea Marshall en scellant hermétiquement un nouveau sac d'échantillons, avant d'inscrire le lieu sur un carnet, puis de mesurer et photographier le site d'extraction, Faraday avait raison sur un point, qui était la raison même qui le poussait à recueillir ses échantillons à un rythme frénétique. Un glacier offrait un endroit quasiment parfait pour son type de recherches. Pendant sa formation, en accumulant de la neige, il piégeait des résidus organiques : du pollen, des fibres végétales, des restes d'animaux. Plus tard, en se retirant après une fonte lente, le glacier livrait gracieusement ces secrets. Le cadeau rêvé pour un paléoécologiste : un véritable trésor venu tout droit du passé.

Sauf que le recul de ce glacier n'avait rien de lent ni de gracieux. Il tombait en lambeaux à une vitesse alarmante, emportant ses mystères avec lui.

Fort à propos, une autre explosion retentissante projeta une nouvelle cascade de glace. Marshall jeta un œil en direction du fracas avec un mélange d'irritation et d'impatience. Cette fois-ci, une portion bien plus conséquente de la face du glacier venait de s'abîmer. Poussant un soupir, il se pencha sur ses spécimens, puis pivota brusquement vers le glacier. Au travers des roches de glace amoncelées à sa base, il parvenait à distinguer un pan de la montagne exposé par le vêlage. Il la fixa un instant en clignant des yeux. Puis il interpella Faraday.

— Dis, tu as tes jumelles ?

— Je les ai sur moi.

Marshall s'approcha de lui. Le biologiste les avait retirées de sa poche et les tendait de sa main gantée. Marshall s'en empara, souffla sur les oculaires pour les réchauffer, essuya la buée puis les braqua sur le glacier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Faraday, l'excitation crépitant dans sa voix. Qu'est-ce que tu vois ?

Marshall s'humecta les lèvres et contempla ce que la chute de glace avait révélé.

— Une grotte, répliqua-t-il.

Une heure plus tard, ils se tenaient devant les débris de glace empilés devant la face du glacier. Le grésil avait cessé et un faible soleil tentait de transpercer le gris acier des nuages. Marshall se frotta vivement les bras pour se réchauffer et jeta un œil à leur petite équipe. Sully était revenu, accompagné de Ang Chen, leur étudiant de troisième cycle. Exception faite de l'informaticienne Penny Barbour, l'expédition se trouvait désormais rassemblée au grand complet devant la moraine frontale.

La grotte se dressait droit devant, son embouchure sombre tranchant avec le bleu cristallin de la glace. Marshall avait l'impression d'être face au canon d'un gigantesque fusil. Sully contemplait l'ouverture en mordillant distraitement sa lèvre inférieure.

— Quasiment un cylindre parfait, nota-t-il.

— C'est indubitablement une galerie de dérivation, renchérit Faraday. Mount Fear en est truffé.

— La base, oui, convint Marshall. Mais à cette altitude, c'est très inhabituel.

Soudain, à environ huit cents mètres au sud, une nouvelle portion du front glaciaire se détacha du glacier. Elle fracassa à ses pieds des blocs bleus de la taille d'une maison dans un nuage d'éclats de glace. Chen sursauta violemment et Faraday

se couvrit les oreilles. Marshall grimaça en sentant la montagne vibrer sous ses pieds.

L'écho mit plusieurs minutes à s'estomper. Sully poussa enfin un grognement. Ses yeux glissèrent du front glaciale, à l'entrée de la grotte, jusqu'à Chen.

— Tu as la caméra ?

Chen opina du chef en tapotant le sac de matériel qu'il portait en bandoulière.

— Allume-la.

— Tu n'as quand même pas l'intention d'entrer ? s'enquit Faraday.

Au lieu de répondre, Sully se redressa de tout son mètre soixante-dix, rentra son ventre et ajusta la capuche de sa parka, prêt à passer devant l'objectif.

— C'est une mauvaise idée, insista Faraday. Tu sais très bien à quel point les formations de laves peuvent être fragiles.

— Et ce n'est pas tout, enchaîna Marshall. Tu as bien vu ce qui vient de se passer ? Le vélage pourrait très bien reprendre et ensevelir l'entrée à tout moment.

Sully fixa de nouveau la grotte d'un air indécis.

— Eux voudraient qu'on y aille.

« Eux » n'étaient autre que Terra Prime, la chaîne câblée consacrée à la science et à la nature qui subventionnait l'expédition.

Sully se frotta le menton d'une main gantée.

— Evan, Wright, vous pouvez rester ici. Ang me suivra à l'intérieur avec la caméra. S'il se passe quoi que ce soit, radinez les gars de l'armée pour qu'ils nous extirpent de là.

— Au diable tout ça, coupa Marshall avec un sourire. Si tu mets la main sur un trésor enfoui, je veux ma part.

— Tu l'as dit toi-même. C'est dangereux.

— Raison de plus pour te donner un coup de main, rétorqua Marshall.

La lèvre inférieure de Sully saillait dans une moue belliqueuse. Marshall le laissa mariner. Le climatologue finit par céder.

— D'accord. Wright, on fera au plus vite.

Faraday cligna des yeux sans dire un mot.

Sully balaya les flocons de neige qui s'étaient égarés sur sa parka et s'éclaircit la gorge. Il jeta un œil prudent en direction du front glaciaire. Puis il prit place face à la caméra.

— Nous sommes devant la face du glacier, commença-t-il à voix basse d'un ton mélodramatique. Le recul de la glace a dévoilé une grotte nichée à flanc de montagne. Nous nous préparons à l'explorer.

Il ménagea une pause théâtrale, puis fit signe à Chen de couper l'enregistrement.

— Tu as vraiment utilisé le mot « nichée » ? railla Marshall.

— Allons-y, lança Sully en l'ignorant (et sortant une grosse lampe-torche de sa poche de parka :) Ang, braque la caméra sur moi pendant qu'on entre.

Il se mit en marche, suivi de près par la silhouette dégingandée de Chen. Après quelques instants, Marshall sortit sa propre lampe de poche et leur emboîta le pas.

Ils traversèrent à pas lents le champ de débris. Quelques-uns des blocs de glace avaient la taille d'un poing ; d'autres

étaient gros comme une résidence universitaire. Dans les faibles rayons du soleil, ils luisaient du bleu pâle d'un ciel d'octobre. Des ruisselets d'eau de fonte dégoulinèrent autour d'eux. Tandis que les trois hommes poursuivaient, l'ombre du glacier s'abattit sur eux. Marshall leva les yeux avec appréhension sur l'immense mur de glace.

De près, l'entrée de la grotte avait l'air encore plus sombre. Elle exhalait un souffle glacé qui mordit le nez à demi gelé de Marshall. Comme Sully l'avait annoncé, l'ouverture était circulaire, forme typique de la cheminée secondaire d'un volcan éteint. Le glacier avait poli les parois rocheuses environnantes jusqu'à leur donner le lustre d'un miroir. Sully transperça l'obscurité du faisceau de sa lampe. Puis il se tourna vers Chen.

— Coupe ça un instant.

— OK, obtempéra l'étudiant en baissant la caméra.

Sully fit une pause puis jeta un œil à Marshall.

— Faraday ne plaisantait pas. Cette montagne n'est qu'une grosse pile de coulées de lave fissurées. Soyez à l'affût de la moindre fragilité. Au premier signe d'instabilité, on fait demi-tour illico.

Il posa de nouveau le regard sur Chen et l'incita à relancer l'enregistrement d'un mouvement de la tête.

— Nous allons pénétrer dans la grotte, entonna-t-il à l'attention de la caméra.

Puis il tourna les talons et s'engouffra dans l'ouverture.

Le plafond n'était pas particulièrement bas – trois mètres au moins – pourtant Marshall se baissa instinctivement en suivant Chen à l'intérieur. La grotte s'enfonçait tout droit

dans la montagne, s'inclinant en pente douce. Ils s'avancèrent prudemment, la lueur de leurs lampes dansant sur les murs de lave. Il faisait encore plus froid à l'intérieur que sur le champ de glace et Marshall resserra la capuche de sa parka autour de son visage.

— Halte, ordonna-t-il.

Le rayon de sa lampe avait accroché une fine fracture dans les cordes de lave. Il parcourut la longueur de la fissure du faisceau lumineux puis d'une main appuya dessus avec précaution.

— Ça m'a l'air solide, conclut-il.

— Alors continuons, répliqua Sully. En faisant attention.

— C'est dingue que ce tunnel ne se soit pas effondré sous le poids du glacier, s'étonna Chen.

Ils s'enfoncèrent à pas prudents dans la grotte, échangeant des informations à voix basse, presque en chuchotant.

— Il y a une pellicule de glace sous la neige, ici, remarqua Sully au bout d'une minute. Elle s'étend sur tout le sol avec une régularité remarquable.

— Et elle s'enfonce plus on avance, souligna Marshall. À un moment donné, ce conduit a dû être rempli d'eau.

— Eh bien il a dû geler à une vitesse incroyable, affirma Sully, parce que...

Au même moment, les pieds du climatologue glissèrent et il chuta lourdement sur la glace en poussant un mugissement de surprise.

Marshall se recroquevilla, le cœur battant à tout rompre, s'attendant à ce que le plafond s'écroule autour d'eux. Mais

comme il ne se passait rien, et que Sully était indemne, son angoisse se mua en perplexité.

— La séquence est dans la boîte, Ang ?

Un petit sourire vint éclairer le visage blafard de l'étudiant.

— Absolument.

Sully, les sourcils froncés, se releva laborieusement et s'épousseta les genoux. Il dégageait cette mauvaise humeur propre aux chats qui ont perdu la face.

— La situation est sérieuse, Evan. Essaie de ne pas l'oublier, je te prie.

Ils poursuivirent encore plus lentement dans un silence dense, entrecoupé uniquement des craquements de leurs pas sur la couche de neige. De part et d'autre, les murs de lave étaient sombres. Sully ouvrait la voie précautionneusement, écartant la neige du bout de ses bottes, balayant le sol du rayon de sa lampe-torche.

Chen contempla l'obscurité devant eux.

— On dirait que la grotte s'ouvre un peu plus loin.

— Tant mieux, répliqua Sully, parce que la calotte glaciaire s'épaissit et...

Soudain, il tomba une nouvelle fois. Mais sa chute n'avait rien d'une nouvelle maladresse : Marshall comprit immédiatement que le scientifique s'était affaissé sous l'effet de la surprise. Sully se mit à balayer le sol frénétiquement en braquant sa lampe sur la couche de glace. Chen, oubliant momentanément la caméra, se laissa tomber à genoux à côté de lui. Marshall s'avança précipitamment, les yeux rivés sur la glace.

Parcouru d'un frisson sans aucun lien avec la température de la grotte, Marshall aperçut ce que Sully avait découvert. Là, enfoui sous la chape de glace, jaunes avec des pupilles noires ovales, deux yeux de la taille d'un poing le fixaient implacablement.

Le chemin du retour fut aussi silencieux que l'ascension avait été volubile. Marshall devinait aisément les pensées de ses collègues. Cette découverte allait bouleverser une expédition scientifique jusqu'alors tranquille, rébarbative, voire monotone. En quoi les choses allaient-elles changer ? Aucun des scientifiques ne pouvait le prédire. Mais à partir de maintenant, plus rien ne serait comme avant.

En même temps, il savait que chacun se posait la même question en son for intérieur : *bon sang, qu'est-ce que c'était que ça ?*

Sully brisa le silence :

— On aurait dû prélever une carotte de glace.

— À votre avis, c'est là depuis combien de temps ? demanda Chen.

— Le Fear est un glacier de stade isotopique 2, expliqua Marshall. Cette grotte est enfouie depuis au moins douze mille ans. Peut-être plus.

Le silence s'abattit de nouveau sur le groupe. Le soleil avait enfin réussi à percer le front de nuages bas, et en sombrant à l'horizon illuminait le manteau neigeux de mille feux. Marshall sortit machinalement une paire de lunettes de soleil de sa poche et les posa sur son nez. Il songeait à la noirceur insondable de ces yeux morts sous la glace.

— Quelle heure est-il à New York ? finit par demander Sully.

— Vingt heures trente, répondit Faraday.

— Ils auront déjà quitté les bureaux ; on essaiera demain à la première heure. Ang, tu t'assureras que le téléphone satellite est allumé avant le petit déjeuner ?

— Ça marche, mais il faudra que je demande des piles neuves à Gonzalez, parce que...

Chen s'interrompit au milieu de sa phrase. En relevant la tête, Marshall aperçut aussitôt ce qui avait intimidé l'étudiant au silence.

La base, longue architecture rouillée d'aspect maussade dans le soleil couchant, se situait une centaine de mètres en contrebas. Ils avaient suivi la vallée glaciaire le long d'un léger virage et l'entrée principale de la base était désormais en vue par-delà les clôtures de sécurité. L'informaticienne de l'équipe, Penny Barbour, vêtue d'un jean et d'une chemise à carreaux en flanelle, se tenait sur le radier en béton entre le corps de garde et les portes centrales. L'air était très calme et ses cheveux bruns courts retombaient mollement sur son front. À ses côtés se tenait Paul Gonzalez, le sergent chargé de la minuscule affectation qui assurait le fonctionnement de Fear Base.

Quatre silhouettes enveloppées de lourdes parkas, vêtues de pantalons en fourrure d'ours polaires et chaussées de mukluks en peau de bête les encerclaient. L'une d'elles tenait un fusil ; les autres avaient des lances et des arcs attachés dans le dos. Bien que leurs visages soient cachés, Marshall était persuadé qu'il s'agissait d'Amérindiens provenant du petit campement situé au nord.

Ils accélèrent le pas pour rallier la base, Marshall hésitant entre curiosité et crainte. Malgré une présence d'un mois

sur le site, les scientifiques n'avaient eu aucun contact avec les Amérindiens. En réalité, ils connaissaient leur existence uniquement parce que les soldats postés à la base les avaient mentionnés en passant. Pourquoi avaient-ils choisi ce jour précis pour leur rendre visite ?

Comme ils franchissaient la clôture, dépassant le corps de garde vide pour rejoindre l'entrée, le groupe se retourna pour leur faire face.

— Ils ont frappé à la porte il n'y a même pas deux minutes, annonça Barbour de son fort accent du nord de Londres. Le sergent et moi sommes sortis pour les accueillir.

Les traits ordinaires de son visage avenant étaient tirés, quelque peu soucieux.

Sully jeta un œil à Gonzalez :

— Ça s'est déjà produit ?

La cinquantaine, de forte carrure, Gonzalez avait le fatalisme lucide du soldat de carrière.

— Non, lâcha-t-il en détachant sa radio pour alerter les autres soldats.

Sully secoua la tête :

— Ce ne sera pas nécessaire, si ? (Puis se tournant vers Barbour :) Vous feriez mieux de retourner vous mettre au chaud. (Il la regarda regagner l'entrée principale, puis se racla la gorge et se tourna vers leurs invités :) Voulez-vous entrer ? proposa-t-il en énonçant chaque mot avec lenteur, tout en faisant un geste en direction de la porte.

Les Amérindiens restèrent silencieux. Il y avait trois femmes et un homme, et Marshall remarqua que l'homme était de loin le plus âgé. Des années passées dans le froid et les rayons du

soleil avaient tissé un parchemin sur son visage. Ses yeux étaient d'un brun clair profond. Il portait de larges boucles d'oreille en os sculptés avec une profusion de détails ; la fourrure de son col était piquée de plumes ; et ses pommettes arboraient les tatouages sombres des chamans. Gonzalez leur avait expliqué que cette tribu menait une existence d'une simplicité hors du commun, mais en posant les yeux sur leurs lances et leurs peaux de bêtes, Marshall songea qu'il ne s'était pas véritablement imaginé à quel point.

Pendant un instant, un silence inconfortable s'abattit sur le groupe, accompagné du seul ronflement du groupe électrogène. Puis Sully reprit la parole :

— Vous venez du campement au nord ? C'est un long voyage, vous devez être fatigués. Pouvons-nous faire quoi que ce soit pour vous ? Voulez-vous manger ou boire quelque chose ?

Pas de réponse.

Sully répéta ses questions avec lenteur et emphase, comme s'il s'adressait à des demeurés.

— Vous voulez boire ? Manger ?

Comme la réponse ne venait pas, Sully se détourna en lâchant un soupir.

— On n'avance pas, là.

— Sans doute parce qu'ils ne comprennent pas un traître mot de ce que vous dites, commenta Gonzalez.

Sully hocha la tête.

— Et je ne parle pas inuit.

— Tunit, rectifia le vieil homme.

Sully fit volte-face :

— Je vous demande pardon ?

— Pas inuit. Tunit.

— Je suis sincèrement désolé. Je n'ai jamais entendu parler des Tunits. (Il se tapota la poitrine et poursuivit :) Je m'appelle Sully. (Puis il donna le nom de Gonzalez et des scientifiques.) La femme que vous avez rencontrée s'appelle Penny Barbour.

— Usuguk, répondit le vieil homme en posant la main sur sa poitrine.

Il avait prononcé son nom *Ooos-oo-gook*. Après quoi il ne proposa pas de présenter les femmes.

— Enchanté de faire votre connaissance, répondit Sully en jouant comme à son habitude le rôle de chef d'équipe à la lettre. Voulez-vous vous donner la peine d'entrer ?

— Vous avez demandé si vous pouviez faire quoi que ce soit pour nous, répliqua Usuguk.

À sa grande surprise, Marshall remarqua que l'homme parlait anglais sans aucun accent.

— Oui, répondit Sully avec le même étonnement.

— Vous pouvez faire quelque chose d'important, de très important. Vous pouvez partir d'ici. Aujourd'hui. Et ne pas revenir.

Sa réponse laissa Sully sans voix.

— Pourquoi ? s'enquit Marshall au bout d'un moment.

L'homme désigna Mount Fear :

— C'est un lieu malfaisant. Votre présence ici est un danger pour nous tous.

— Malfaisant ? répéta Sully, qui se remettait de sa stupeur. Vous voulez parler du volcan ? Mais il est éteint, maintenant : mort.

Le Tunit lui lança un regard perçant, les rides de son visage mises en relief par les rayons du soleil couchant : un masque anxieux, dur.

— Malfaisant comment ? demanda Marshall.

Usuguk refusa d'entrer dans le détail.

— Vous ne devriez pas être ici, se contenta-t-il de dire. Vous dérangez alors que vous n'avez rien à faire ici. Et vous avez mis les anciens en colère. Très en colère.

— Les anciens ? répéta Sully.

— Normalement, ils sont... (Usuguk cherchait le mot) bienveillants. (Il fit un mouvement semi-circulaire de la main, la paume vers le haut.) Autrefois, ici, tous les hommes, ceux avec les fusils et les uniformes, restaient à l'intérieur des murs en métal qu'ils avaient construits. Même aujourd'hui, les soldats ne s'égarèrent jamais dans l'endroit défendu.

— Je n'ai jamais entendu parler d'endroit défendu, grommela Gonzalez. Mais effectivement je garde mes miches à l'intérieur, bien au chaud.

Usuguk, qui n'avait pas quitté Sully des yeux, poursuivit :

— Vous êtes différent. Vous avez marché sur une terre où aucun être humain n'aurait dû aller. Et maintenant les anciens sont en colère, comme ils ne l'ont jamais été de toute la mémoire de mon peuple. Leur courroux ensanglante le ciel. Le ciel crie de douleur, comme une femme qui accouche.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous entendez par « crie de douleur », objecta Sully. Mais la drôle de couleur dans le ciel nocturne provient des aurores boréales. Elles se produisent lorsque les vents solaires entrent dans le

champ magnétique de la terre. Certes, la couleur est un peu inhabituelle, mais vous avez déjà dû en voir.

Sully se comportait à présent en gentil *paterfamilias*, souriant, condescendant, tel un adulte expliquant quelque chose à un jeune enfant.

— Les gaz dans l’atmosphère émettent un excès d’énergie sous forme de lumière. Différents gaz émettent des photons de longueurs d’onde différentes.

Si cet exposé fit la moindre différence dans l’esprit d’Usuguk, il n’en laissa rien paraître.

— Dès que nous avons vu à quel point les esprits s’étaient mis en colère, nous nous sommes mis en route. Depuis, nous marchons, sans nous arrêter, sans manger.

— Raison de plus pour venir à l’intérieur, insista Sully. Nous vous donnerons à manger, une boisson chaude.

— Pourquoi la montagne est-elle interdite ? demanda Marshall.

Le chaman se tourna vers lui.

— Vous ne comprenez donc pas ? Vous avez entendu mon avertissement. Maintenant vous refusez d’en tenir compte ? La montagne est le domaine des ténèbres. Vous devez partir.

— C’est impossible, riposta Sully. Pas pour le moment. Mais dans quelques semaines, deux ou trois, nous lèverons le camp. D’ici là, je vous donne ma parole que...

Mais le chaman se détourna en direction des femmes tunites.

— *Anyok lubyar tussarne*k, dit-il.

L’une d’elle se mit à pleurer bruyamment. Usuguk tourna la tête et dévisagea chacun des scientifiques tour à tour, le visage empreint d’un mélange de tristesse et d’effroi qui fit

dresser les poils sur la nuque de Marshall. Puis, le sage sortit de sa parka un pochon dans lequel il trempa un doigt, avant de barioler sur la toundra un ensemble de signes. Ce liquide sombre et visqueux ne pouvait être que du sang. Enfin, psalmodiant quelque prière à voix basse dans sa langue, il rejoignit les femmes qui rebroussaient déjà chemin sur le permafrost.

Au cours des deux journées qui suivirent, un vent glacé souffla du nord, porteur de ciels dégagés et de températures extrêmes. À onze heures du matin le troisième jour, Marshall, Sully et Faraday quittèrent la base et traversèrent la plaine gelée qui s'étendait sans fin vers le sud depuis Mount Fear. La matinée, avec son dôme de ciel bleu sans nuage, était parfaite. Sous leurs semelles, le permafrost était dur comme du béton. La température tournait autour des - 20 °C et, temporairement en tout cas, le glacier avait cessé de craquer atrocement.

Le fil de leurs pensées fut soudain interrompu par un ronronnement grave, étrangement amorti par le froid polaire. Un point apparut au sud à l'horizon. Sous leurs yeux, il prit la forme d'un hélicoptère approchant à basse altitude.

Faraday renifla d'un air désapprobateur.

— Je continue à penser qu'on aurait dû attendre quelques jours. Pourquoi a-t-il fallu qu'on l'annonce aussi vite ?

— Ça faisait partie du marché, rétorqua Sully sans quitter l'appareil des yeux. Si on avait joué la montre, ils s'en seraient rendu compte.

Faraday marmonna une réponse d'un air sceptique.

Sully le regarda en fronçant les sourcils.

— Je l'ai dit et répété. Après un pacte avec le diable, n'allez pas vous plaindre des conséquences.

Personne ne broncha. C'était peine perdue.

La Northern Massachusetts University ne prétendait pas faire partie de la crème des établissements d'enseignement. Les subventions se faisant rares, l'université avait eu recours à une tactique assez inédite : obtenir le financement d'expéditions par un conglomerat de médias en échange de la cession des droits et d'un accès exclusif. Si le réchauffement climatique n'était pas un sujet très sexy, il était d'actualité. Terra Prime avait financé cette équipe au même titre qu'une dizaine d'autres – un groupe étudiant la médecine indigène dans la jungle amazonienne, un autre mettant au jour ce qui pouvait être la tombe du roi Arthur – dans l'espoir de décrocher au moins un documentaire qui mérite de passer en développement. Marshall croisait les doigts depuis des semaines pour qu'ils réussissent à boucler leurs recherches et à lever le camp sans trop attirer l'attention. Voilà que ces espoirs étaient réduits à néant.

Les scientifiques se regroupèrent tandis que l'hélicoptère approchait, décrivant des cercles au-dessus du camp. Il finit par se poser sur une portion relativement plane du sol, ses rotors fouettant l'air. La porte passager s'ouvrit et une femme sauta de l'appareil. Mince, la trentaine, elle portait un blouson en cuir et un jean et sa longue chevelure noire tombait en cascade sur son col, ondulant légèrement dans le sillage de l'hélicoptère. Lorsqu'elle pivota pour empoigner ses bagages, Marshall entraînerçut les formes harmonieuses de son postérieur.

— Tout à fait charmant, ce diable, murmura-t-il.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai 2016
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000137N001

Dépôt légal : juin 2016